

*Soliloques amoureux d'une âme à Dieu*

LOPE DE VEGA CARPIO

*Soliloques amoureux d'une âme à Dieu*

Traduit de l'espagnol par

LINE AMSELEM

Edition bilingue

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2006

TITRE ORIGINAL

*Soliloquos amorosos de un alma a Dios*

NOTICE

L'édition originale de 1626 des *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* (*Soliloquios amorosos de un alma a Dios*) de Lope de Vega Carpio (1562-1635) est un tout petit livre (in-24°) fait pour être glissé dans une poche ou dans une manche. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la mode de ces ouvrages de taille réduite avait gagné l'Espagne depuis les Flandres et l'on éditait sous cette forme des textes de dévotion ou de la poésie amoureuse que l'on aimait garder sur soi. Les *Soliloques* méritaient à double titre un tel format puisqu'il s'agit de poèmes d'amour adressés à Dieu. Quand Lope publie ce livre, il est un homme mûr, récemment ordonné prêtre (1614), touché par le deuil de plusieurs de ses enfants et des femmes qu'il a aimées.

Quelques précisions biographiques sont nécessaires pour expliquer l'œuvre de Lope de Vega tant il mêle sa vie à la littérature. Les *Soliloques*, par exemple, sont précédés d'un prologue où il déclare n'être que le traducteur d'un texte latin écrit par un chartreux, soldat valeureux, fidèle au roi de France, aimé des femmes et jaloux par les hommes qui, à la fin de sa vie, délaisse les vaines gloires de ce monde pour se consacrer à Dieu. Le lecteur de l'époque, habitué aux coquetteries littéraires devait décrypter facilement sous le nom tonitruant de ce chartreux, Graviel Padecoepo, l'anagramme de Lope de

La première édition des *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* a paru en 1626.

© Editions Allia, 2006 pour la traduction française.

Vega Carpio, inventé par l’auteur pour masquer son autobiographie héroïque.

Il serait donc erroné d’aborder ce livre comme un opuscule pieux nimbé de pureté exclusivement spirituelle car pour le Siècle d’or espagnol qui a donné les grands mystiques, Dieu n’est pas distant. Il est incarné et proche de la vie des hommes, singulièrement dans l’œuvre de Lope. Tout en publiant de la poésie de dévotion, Lope parle de lui : il insère dans son prologue un long développement sur les méfaits de la calomnie, évoquant ainsi les conflits qui l’opposent alors à ses ennemis littéraires dont Góngora est le représentant le plus illustre.

Le personnage de Padecope permet à Lope de rappeler son propre courage guerrier (il a participé à l’expédition des Açores en 1583 et s’embarque avec l’Invincible Armada en 1588), ainsi que ses exploits amoureux. Parmi les plus ardents rappelons sa liaison avec une femme mariée, Elena Osorio, qui lui vaut la prison et l’exil pour avoir écrit des libelles contre sa famille. Plus tard, il enlève Isabel de Urbina pour l’épouser, puis il entretient deux familles avec femmes et enfants. A la fin de sa vie, il connaît encore une passion amoureuse avec Marta de Nevaes qu’il soigne fidèlement lorsqu’elle perd la vue puis la raison.

Lope de Vega a été surnommé par Cervantès, son contemporain, “monstre de la nature”, sans doute pour sa puissance vitale autant que littéraire. Son surnom le plus répandu de “Phénix des esprits” ne dit pas autre chose que cette renaissance permanente.

L’extraordinaire créativité de Lope de Vega est manifeste surtout dans son théâtre aussi abondant que novateur, de sorte qu’il est considéré comme l’inventeur de la comédie à l’espagnole. Son “Art nouveau de faire des comédies” est consigné dans un texte de 1609 (*El Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo*). Tout en y montrant sa profonde connaissance des préceptes du théâtre classique, Lope avoue les bafouer et ne conserver des trois unités aristotéliennes que celle de l’action. Il propose la plus totale liberté pour le temps et le lieu ainsi que le mélange des genres. En revanche, *El Arte nuevo* abonde en conseils pratiques précis pour tenir le public en éveil. Il préconise de choisir pour ressort dramatique essentiellement des questions d’amour et d’honneur, d’accommoder le langage aux personnages et aux situations en tenant compte des goûts populaires. La comedia était alors l’objet d’un engouement formidable qui exigeait un renouvellement constant des œuvres ; des 1500 pièces que Lope dit avoir écrites, près du tiers nous est parvenu.

C’est avant tout pour cette impressionnante production théâtrale que Lope est reconnu comme l’un des écrivains les plus importants du Siècle d’or. Aujourd’hui encore, il est sans cesse joué avec succès en Espagne. Cependant, son œuvre est peu connue en France et peu traduite, si l’on excepte quelques-unes de ses pièces comme *Le Chien du jardinier*, *Fuenteovejuna* ou *Le Chevalier d’Olmedo*.

L’on peut s’interroger sur les caprices de la fortune qui

ont maintenu dans l'ombre un tel créateur. Plusieurs hypothèses sont envisageables. D'abord il est probable que la richesse du théâtre français du XVII<sup>e</sup> siècle laisse peu de place à d'autres grands théâtres proches dans le temps ; du théâtre élisabéthain, on n'a retenu que Shakespeare et pour l'Espagne, le nom de Tirso de Molina est subordonné à celui de Molière à qui il a fourni le sujet de *Don Juan*, enfin, Calderón n'est connu que pour *La Vie est un songe*. D'autre part, l'abondante production dramatique espagnole est inégale et malgré son succès, elle est perçue comme telle dans son ensemble par ses auteurs et son public, ce qui ne facilite pas son appréciation au-delà des frontières. Pour finir, Lope veut donner à son théâtre une expression nationale et populaire. La spontanéité apparente de ses vers, son goût pour les sous-entendus et les jeux de mots rendent ses textes très plaisants en version originale mais leur traduction délicate.

Quant à son œuvre poétique, pourtant considérée parmi les trois principales de son temps avec celles de Góngora et de Quevedo, elle est presque totalement occultée par l'œuvre dramatique. Cela est vrai surtout pour les pièces narratives, descriptives ou épiques, souvent longues et circonstanciées, mais aussi pour une grande part de la poésie lyrique. De fait, jamais une œuvre lyrique de Lope de Vega n'a été traduite en français dans son intégralité, à notre connaissance. Cela est sans doute dû au fait que la plupart de ses pièces lyriques sont incluses dans son théâtre ou dans des œuvres com-

posites telles que la *Dorotea* ou les *Pastores de Belén*, difficiles d'accès pour le lecteur moderne. Les grands recueils lyriques de Lope sont les *Rimas* (*Rimes humaines*, 1609) et les *Rimas sacras* (*Rimes sacrées*, 1614).

Nous avons choisi les *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* parce que, tout en étant rattachés aux *Rimas*, nous le verrons plus loin, ils constituent un livre autonome et cohérent, ciselé par Lope pendant de nombreuses années pour parvenir à une remarquable intensité dramatique, religieuse et amoureuse. Un des pères de la critique littéraire espagnole, Marcelino Menéndez Pelayo, dit des *Soliloques* qu'ils sont le "sommet de la poésie religieuse du Phénix". Le recueil est construit sur une tension de départ : la confession d'un pénitent devant un crucifix qui demande le pardon, comme un amoureux devant la dame qu'il courtise réclame une faveur. Chaque étape de la confession est un pas de plus dans la séduction. Bien entendu, face à la Croix, une voix seule s'exprime mais Lope, par le jeu du tutoiement, en décrivant le corps de Jésus, ou en évoquant des passages des Évangiles, parvient à suggérer une présence réelle du Christ et c'est là un des effets les plus surprenants de ce livre.

Aussi, lorsque le pénitent amoureux manifeste l'inquiétude classique de voir Dieu s'éloigner de lui, sa préoccupation prend un tour matériel. La présence des clous qui retiennent le Christ sur la Croix le rassure, puis, à mesure qu'avance le texte, ce thème se transforme

en prière adressée à Jésus de déclouer ses bras pour s'unir au pénitent dans un baiser. Cette utilisation concrète du crucifix dans une métaphore filée tout au long du recueil peut paraître étonnante aujourd'hui. Elle répondait alors à une tournure d'esprit très en vogue : le conceptisme, théorisé plus tard par Baltasar Gracián. Il s'agissait de surprendre et de réjouir la pensée par des rapprochements insolites et pourtant riches de sens. Malgré la subtilité des jeux de mots, de sonorités et de concepts, le texte de Lope demeure toujours très accessible car les prouesses rhétoriques s'exercent sur des éléments fondamentaux du catéchisme, facilement repérables par le lecteur de l'époque et d'aujourd'hui encore. Et ce d'autant plus que Lope adopte le style simple, "el estilo llano", qui donne souvent l'illusion de la langue parlée la plus banale, porteuse d'émotions immédiates.

Derrière cette apparente simplicité se cache une riche érudition qu'il n'est pourtant pas nécessaire de posséder pour goûter au plaisir du texte. Comme à son habitude, dans les *Soliloques*, Lope s'appuie sur des traditions littéraires qu'il revendique pour mieux les transcender. Ce livre s'inscrit dans une lignée d'ouvrages intitulés "Soliloques", très vivace au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en Espagne. Les auteurs se réfèrent ainsi aux *Soliloques* de saint Augustin et plus encore, cela est évident pour Lope, à une longue prière en prose (XII<sup>e</sup> siècle) pleine d'émotion, *Soliloques d'une âme à Dieu*, qui fut retraduite

en castillan et plusieurs fois rééditée au XVI<sup>e</sup> siècle comme "Soliloques de saint Augustin".

Au titre médiéval, Lope ajoute l'adjectif "amoureux" et se rattache ainsi à une autre lignée de textes qui associent métaphoriquement l'amour de Dieu et l'amour profane. Le procédé n'est pas nouveau ; dans la tradition courtoise toujours présente dans la poésie espagnole en ce début de XVII<sup>e</sup> siècle, on vénère la dame aimée comme une déesse. Quant aux textes sacrés, ils emploient tous les ressorts de la poésie amoureuse pour manifester la dévotion. Le modèle premier en est le *Cantique des cantiques* de Salomon, inspiration essentielle de la poésie espagnole de la Contre-Réforme depuis la plus modeste jusqu'à la plus élevée. La structure des *Soliloques* rappelle effectivement *La Nuit obscure de l'âme* de saint Jean de la Croix et la traduction du *Cantique des cantiques* de Fray Luis de León.

Comme ses illustres modèles, Lope alterne la poésie et la prose mais sa glose n'est pas, comme chez ses prédécesseurs, une explication des vers destinée au lecteur. Après la version poétique condensée, Lope y reprend les mêmes propos, sur un ton plus intime, comme un bavardage avec Dieu émaillé de digressions et d'anecdotes. En vérité, les pièces poétiques semblent autonomes et, pour quatre d'entre elles, sont en effet antérieures à la glose, car les quatre premiers soliloques ont d'abord été publiés isolément dans un fascicule en 1612, puis ont été intégrés en 1614 aux *Rimas sacras* sans leur commentaire. D'ailleurs,

les livres de poésie glosée connaissent tous des éditions dépourvues de prose. Il existe ainsi une édition des sept *Soliloques* limitée aux seuls textes poétiques (1890). Pendant longtemps, la critique a été sévère avec la prose de ce livre qu'elle estimait répétitive et superflue par rapport à la poésie. Aujourd'hui, les livres hybrides de Lope sont réhabilités dans leur logique originelle et l'on peut se rappeler que les *Soliloques* ne sont pas seulement un recueil de poésie mais aussi un livre de pénitence dans lequel la glose et les prières ont toute leur place. Une édition des seules pièces poétiques des *Soliloques* paraît malgré tout légitime car elle correspond à un état antérieur du texte ; de plus, la totalité d'un itinéraire de pénitence et de réconciliation amoureuse y est maintenue.

Notre traduction comprend donc huit poèmes construits sur un même modèle : l'introduction en vers et les sept soliloques, chacun composé de vingt quatrains d'octosyllabes aux rimes consonantiques embrassées (abba). Cette strophe, la "redondilla", était très populaire autant dans le théâtre que dans la poésie lyrique au Siècle d'or. Lope la préconise dans son "Arte nuevo" pour exprimer les "choses de l'amour". La brièveté du vers traditionnel espagnol – l'octosyllabe – et le changement de rime à chaque strophe en assurent la légèreté. Lope instaure aussi une rigueur dans la composition en donnant à tous les textes la même longueur et en les achevant tous dans les larmes. A ces huit poèmes s'ajoute la chanson "Si tus penas..." incluse dans la

glose du septième soliloque. Cette pièce avait été écrite avant 1589, date à laquelle le grand organiste sévillan Francisco Guerrero, qui l'avait mise en musique, l'avait éditée à Venise dans un recueil de compositions spirituelles. La métrique raffinée de la chanson (alternance d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes organisés en lyres) s'allie à une très puissante ferveur et à une grande audace conceptiste pour manifester l'union aboutie de l'homme à Dieu. Cette chanson achève l'œuvre dans un crescendo ou s'exprime l'angoisse d'un homme vieillissant et toute l'ardeur d'un grand amoureux. L'on y perçoit aussi de façon troublante la présence incarnée de Jésus et plus encore sans doute celle du "Phénix des esprits", étrangement vivant dans ses mots.

L. A.

## INTRODUCCIÓN

Por tan extraños caminos  
van mis pasos derramados  
que por mis graves pecados  
tiemblo los ojos divinos.

La razón a quien solía  
volver mi engaño la cara,  
viendo en lo que todo para,  
hoy al remedio me guía.

Del deleite, en que dormidos  
tantos años se olvidaron,  
parece que despertaron  
todos mis cinco sentidos.

Ya por la parte más alta  
mi entendimiento me guía,  
ya la voluntad es mía,  
sólo rendirla me falta.

Pero Vos triunfaréis de ellos,  
buen Jesús, y por memoria  
de que es vuestra la victoria,  
pondréis vuestro nombre en ellos.

## INTRODUCTION

Perdus sur d'étranges chemins,  
mes pas se sont tant dispersés  
que, sous le poids de mes péchés,  
je tremble du regard divin.

Voyant où tout enfin s'achève,  
la raison, à qui mon erreur  
tournait le dos jusqu'à cette heure,  
aujourd'hui me mène au remède.

Après tant d'années, endormis  
dans le plaisir et oubliés,  
il semble que sont éveillés,  
dès lors, mes cinq sens réunis.

Par-delà les plus hautes crêtes  
déjà l'entendement me mène,  
ma volonté est déjà mienne,  
et je n'ai plus qu'à la soumettre.

Mais c'est Vous qui vaincrez, Jésus,  
mon âme entière, et pour mémoire  
qu'est bien vôtre cette victoire,  
Vous mettrez votre nom dessus.